

Mai 68 au défi des contre-cultures

André Gattolin, université de Paris 3

Quarante après, la référence à Mai 68 conserve toujours une charge symbolique extrêmement forte. Si la dimension historique des événements est reconnue de tous, ce à quoi ils renvoient n'a cessé d'évoluer. Aujourd'hui, Mai 68 désigne moins une séquence historique clairement délimitée qu'une période aux bornes plus ou moins floues, englobant prémisses et conséquences supposées des événements. Il ne fait aucun doute que ce qui se déroula en France, entre février et juin 1968, s'inscrivait dans une dynamique de remise en cause de l'ordre établi aux contours très vastes. L'amalgame qui s'est progressivement opéré entre les événements proprement dits et les changements sociétaux qui suivirent est en revanche plus discutable. Les acteurs des événements ne sont certainement pas étrangers à ce glissement sémantique, et il est vraisemblable qu'une prise de conscience des impasses idéologiques dans lesquelles ils s'étaient fourvoyés les ait amenés à insister sur des incidences plus valorisantes. Dans ce contexte, le phénomène contre-culturel qui se développa en France dans les années soixante-dix est devenu un des enjeux majeurs du sens conféré de nos jours à Mai 68.

Comprendre l'empreinte de Mai 68 dans notre société nécessite de clarifier les liens régissant l'articulation des événements du printemps 68 aux dix années qui lui ont succédé. L'effervescence que connurent les années soixante-dix n'était peut-être pas le seul fruit de l'agitation politique et sociale du mois de Mai. Les événements, qui représentèrent un acte fondateur pour toute une génération, ne furent sans doute pas le seul ciment identitaire qui permit à la jeunesse de l'époque de se constituer en groupe référent pendant plusieurs décennies. La contre-culture, qui eut ses heures de gloire en France au milieu des années soixante-dix et à laquelle la plupart des soixante-huitards finirent par se rallier, participa en effet à la consoli-

tion de l'image modernisatrice et transformatrice prêtée à Mai 68 et à ses acteurs. Son déclin à la fin des années soixante-dix n'entama pas la légitimité de la génération qui l'avait portée. Évaluant avec un pragmatisme parfois déconcertant, elle semble à présent peu priser – voire parfois mépriser – la nouvelle vague contestataire et contre-culturelle qui s'affirme depuis une dizaine d'années et dont les manifestations rappellent parfois ce qui advint voici plus de trois décennies.

Mise au défi d'une nouvelle contre-culture, qui la renvoie à son passé et à certains de ses reniements, la génération 68 ne court-elle pas aujourd'hui le risque d'un « recouvrement » de son identité historique au profit de nouveaux acteurs sociaux ?

Qu'est-ce qu'une contre-culture ?

Le mot contre-culture entre dans l'usage courant quelques mois après Mai 68. Traduction littérale de l'américain *counter-culture*, il qualifie un ensemble de valeurs et de pratiques culturelles s'opposant ouvertement aux usages et préceptes de la culture dominante. Apparu dans les années cinquante, le terme a pris son sens usuel dans le courant des années soixante, avec l'apparition et le développement d'un courant de contestation qui déborda largement le champ des revendications strictement politiques. Propagé par les acteurs de la mouvance qu'il désignait, le terme est longtemps resté imprécis, faisant tardivement l'objet d'une approche académique. Plus subversive que révolutionnaire, la contre-culture refuse de se substituer à la culture dominante et préfère se poser en pôle opérationnel de résistance. À la différence d'une avant-garde artistique, elle n'entend pas limiter son champ d'action à un groupe d'initiés. Née en semi clandestinité – d'où le terme *underground* également utilisé pour la dénommer –,

elle aspire cependant à devenir une véritable culture populaire. Elle ne se confond pas avec la notion, plus classique, de « culture d'opposition », dont elle rejette l'institutionnalisation et l'instrumentalisation au service des partis. Elle affiche son rejet du pouvoir et entend demeurer en perpétuel mouvement. Dans un essai paru en 1974¹, Michel Lancelot note : « simple outil que l'on jettera, sitôt devenu inutile ou jugé insuffisant », la contre-culture « repose sur la création permanente et la critique systématique ».

La fin des années soixante-dix marque le reflux de la vague contre-culturelle et l'obsolescence provisoire du terme. En écho à la fragmentation du social qui s'accroît à partir des années quatre-vingts et se traduit au sein de la jeunesse par des postures identitaires plus éphémères et diversifiées, les chercheurs – en particulier ceux issus des *cultural studies* – lui substituent les notions de « subculture » (Hebdige, 1983) ou de « tribus » (Maffesoli, 1988). Ces concepts, systématiquement utilisés pour qualifier des réalités socioculturelles hétérogènes, font l'objet, dans les années quatre-vingt-dix, de vives critiques épistémologiques (Jencks, 2005). Tandis que les années quatre-vingts avaient été le théâtre d'une profusion de sous-cultures sans lien les unes aux autres et dénuées de réelles motivations antagonistes à l'endroit de la société, les années quatre-vingt-dix voient l'émergence d'une contestation plus globale et le regain de la notion de contre-culture.

Contre-culture transnationale : les années soixante et soixante-dix

Dans leur volonté de doter la contre-culture d'une légitimité historique, certains auteurs (Lancelot, 1974 ; Leary, 1983 ; K. Goffman, 2004) se sont efforcés de lui trouver des filiations avec les grandes traditions populaires (rituels carnavalesques ou païens en particulier) ou une proche parenté avec les mouvements de l'avant-garde culturelle (dadaïsme, surréalisme...). Dans l'ensemble, ces travaux ont davantage obscurci la compréhension du phénomène qu'ils ne l'ont éclairée. C'est plus certainement dans l'originalité des événements survenus voici quatre décennies qu'il faut chercher les clés d'analyse d'un vaste mouvement de contre-culture.

Les recherches sociopolitiques et anthropologiques conduites sur les sociétés industrielles des années soixante et soixante-

dix (Gitlin, 1987 ; Verzuh, 1989), permettent de dégager les principaux facteurs explicatifs de l'apparition et du développement d'une contre-culture à l'échelle internationale.

De manière générale, une contre-culture d'envergure éclôt à l'intérieur de sociétés dotées d'un modèle culturel excessivement dominateur – ce qu'on appelle aujourd'hui « pensée unique » – et disposant d'un système politique où majorité et opposition officielle s'accordent sur l'essentiel des principes régissant la communauté. La société américaine des années soixante, dont le credo se fonde sur la consommation de masse et l'*american way-of-life*, illustre typiquement ce cadre sociétal où les aspirations à la différence sont presque systématiquement condamnées. Dans un contexte politique et historique différent, la France était à l'époque soumise à une collusion objective d'intérêts entre des cultures gaulliste et communiste nourrissant en commun un attachement dogmatique à l'État et à la nation, au travail et au productivisme. L'émergence d'une contre-culture n'est toutefois rendue possible que si des événements majeurs conduisent une fraction déterminante de la population à s'engager dans une logique d'antagonisme radical avec le système et l'ordre établis. Aux États-Unis, les mobilisations contre la guerre du Vietnam permirent ainsi de fédérer des revendications, allant du droit des femmes à celles des minorités ethniques, en passant par celles des étudiants et des mouvements écologistes naissants. Bien qu'ayant contribué à l'essor de nombre d'organisations, les protestations contre la guerre d'Algérie n'eurent pas le même impact dans la société française, ce qui explique pour partie l'apparition tardive d'une contre-culture dans l'Hexagone.

Parallèlement à l'expression de nouveaux mouvements sociaux, le développement d'une pensée critique avec des théoriciens offrant un sens global aux formes naissantes de contestation, constitue également les prémisses de l'élargissement du discours alternatif à un grand nombre. Reich, Marcuse, Chomsky ou encore certains intellectuels français comme Foucault ont occupé cette fonction aux côtés d'écrivains issus de la *Beat Generation* ou d'artistes venus du *Pop art*. Mais pour faire corps à l'intérieur de la société, une contre-culture doit être également en mesure de se doter d'espaces et de lieux d'expérimentation susceptibles d'incarner l'alternative au modèle dominant. Deux villes ont ainsi été le théâtre référentiel du mouvement contestataire à

André Gattolin

Mai 68 au défi
des contre-cultures

l'échelle internationale : San Francisco, berceau du mouvement hippie et du *Summer of Love*, et Amsterdam, haut lieu de la contestation Provo. Londres devint également un symbole de cette effervescence, de même que Katmandou dans un ordre plus fantasmagique que réel. Avec une configuration plus intellectuelle, le quartier latin, empreint de sa tradition surréaliste et existentialiste, remplissait partiellement ce rôle dans la France d'avant 1968. D'autres espaces plus dispersés et moins pérennes comme les communautés, les festivals *pop* et les campus universitaires, contribuèrent aussi fortement à l'initiation de toute une génération au phénomène contre-culturel. À l'intérieur de ces lieux, un véritable imaginaire social a pu se développer autour de l'expérimentation collective des drogues, de la liberté sexuelle, de l'échange non-marchand et de nouvelles formes d'épanouissement spirituel. Les mythes de « la route », de la révolution permanente – incarnée par la figure du Che – complétèrent le dispositif en dressant des ponts avec une mouvance politique radicale également en plein essor. Si la contre-culture des années soixante a pu dépasser le stade de l'épiphénomène, c'est parce qu'elle a ingénieusement su tirer parti des vecteurs de propagation de la culture en vogue auprès de la jeunesse américaine de l'époque. En récupérant l'énorme succès rencontré par le rock depuis la fin des années cinquante, la musique pop et psychédélique, inventée par les hippies, est de cette manière devenue le meilleur outil de popularisation de la nouvelle culture. Dans le même esprit, une importante production de nouveaux *comics* – en rupture avec les récits de guerre ou de super héros – est apparue, ouvrant le champ à une bande dessinée adulte et transgressive, dévêtue de ses oripeaux juvéniles et conformistes. Passée sous silence dans les médias traditionnels, la contre-culture a pris l'initiative de créer ses propres médias. La *free press* et les *free radios* profitant de la relative liberté des campus universitaires ont en quelques années tissé un réseau dense de médias alternatifs sur l'ensemble du continent nord américain.

Mai 68 dans la contre-culture en France

Que la France ait, à la suite de Mai 68, connu un phénomène contre-culturel important et en relation avec l'affirmation de la génération issue de ces événements, est un fait. En

revanche, le lien direct entre ces deux phénomènes n'est pas avéré. Rares étaient ceux qui, avant 1968, avaient connaissance de ce qui se produisait sur la côte ouest des États-Unis ou même à Amsterdam. Bien sûr, la *pop music* avait déjà franchi la Manche et certains jeunes Français avaient fréquenté l'île de Wight ou d'autres festivals, mais ceux-ci n'eurent qu'un rôle effacé lors des événements qui secouèrent le pays. La plupart des leaders de Mai venaient de l'orthodoxie marxiste et avaient pour premiers faits d'armes l'opposition à la guerre d'Algérie. Les principaux moyens d'expression de la contestation restaient la revue intellectuelle et la presse militante des organisations d'extrême gauche ; la *free press*, inexistante à l'époque mit deux bonnes années avant de balbutier. En Mai 68, les revendications écologistes ou homosexuelles étaient absentes. Celles du féminisme, du régionalisme ou en faveur du libre usage des drogues étaient très marginales et mal vues de la frange la plus active du mouvement. Les images d'époque ne montrent pratiquement pas de cheveux longs ; les rangs des manifestants sont très majoritairement masculins et les looks « existentialiste » ou « nouvelle vague » passent pour les plus à la page.

Même au début des années soixante-dix, lorsque la contre-culture anglo-saxonne aura réussi à infiltrer la France, un dualisme profond persistera entre les partisans d'une ligne politique dure et les apôtres d'une contestation plus sociétale. Beaucoup d'eau coulera sous les ponts avant que certains ex-militants de la Ligue communiste révolutionnaire, à l'exemple de Romain Goupil, osent affirmer que Mai 68 ne serait pas à l'origine de la transformation de la société française ; que, avec ou sans les événements, ces changements auraient de toute manière vu le jour. Sans aller aussi loin, il y a quelque légitimité à s'interroger sur le lien de causalité direct très souvent avancé entre les événements de Mai et les profondes évolutions des mentalités dans la décennie qui suivit. À la différence d'une succession d'événements politiques dont la temporalité est bien définie, les tenants et aboutissants d'un phénomène culturel ou sociétal s'établissent en général sur une période plus longue, avec des interdépendances causales complexes et relevant de champs hétérogènes.

Mai 68 a probablement joué un rôle d'accélérateur des changements socioculturels dans notre pays. Si une partie des

acteurs des événements a prolongé son engagement dans le combat contre-culturel naissant, ce fut souvent en exutoire de l'échec d'une révolution à laquelle ils avaient voulu croire. En investissant un projet moins ambitieux mais plus concret visant à « changer leur vie », ils marquèrent leurs distances avec la vision prométhéenne d'agir politiquement pour « transformer le monde ».

Mort d'une contre-culture : émergence d'une contre-culture

À l'échelle internationale, la contre-culture des années soixante entame son déclin à partir de la seconde moitié des années soixante-dix. Son reflux en France sera plus lent en raison d'une genèse plus tardive. Les raisons évoquées pour l'expliquer sont multiples et tiennent souvent au contexte propre à chacun des pays considérés. Dans notre pays, l'élection de Giscard d'Estaing à la présidence en 1974 avait déjà ébranlé le vieil ordre imposé par le gaullisme. Ses réformes incitèrent la gauche à opter pour un discours plus radical et à intégrer certaines des revendications venues de la contestation alternative. La victoire de Mitterrand en mai 1981 a rallié nombre de soixante-huitards devenus moins critiques à l'égard du système. L'explication politique se double également d'une explication sociologique. La crise économique qui frappe la plupart des pays développés a, parallèlement, contribué à rabaisser les revendications égalitaires et autogestionnaires de la génération 68, en même temps que la pénurie de cadres qui sévit dans le pays a permis d'accueillir dans la fonction publique une part importante des anciens rebelles diplômés. Dans le domaine culturel, l'État et les collectivités territoriales ont accru aides et subventions, offrant ainsi des débouchés institutionnels aux anciens hérauts de la contre-culture. Enfin, comme Heath et Potter l'analysent bien dans leur essai critique sur la contre-culture, l'économie de marché a su attirer vers elle d'anciennes brebis autrefois égarées dans le champ protestataire. Le capitalisme moderne a transcrit en mode consommatoire les aspirations à la différence des nouvelles générations. Autrefois défiante à l'égard de l'exubérance d'une jeunesse réputée pauvre ou peu consommatrice, l'industrie publicitaire a choisi de faire d'elle une des cibles privilégiée de son discours, en valorisant et exploitant la figure désormais incontournable du jeune

rebelle. Aidé dans la construction de son discours par quelques transfuges de 68 sévissant dans la communication, le libéralisme se veut désormais transgressif et fer de lance du combat contre le vieil ordre bourgeois d'antan.

Au début des années quatre-vingt-dix, l'affaire paraît entendue, et les irruptions périodiques de la jeunesse sont rapidement canalisées à l'intérieur du nouvel ordre marchand. C'est contre toute attente qu'on assiste au milieu de la décennie à la montée en puissance d'une nouvelle vague de contestation, dont l'intensité est sans précédent depuis les années soixante-dix. Ce qui se développe alors, autour de l'usage alternatif des nouvelles technologies de l'information et des mobilisations altermondialistes, ressemble effectivement davantage à une nouvelle contre-culture qu'à une démultiplication de sous-cultures immédiatement assimilables par le système.

Ressemblances et filiations

De prime abord, les nombreuses similitudes entre l'actuelle vague contestataire et la mouvance alternative des années soixante et soixante-dix frappent l'esprit. À tel point que la plus récente semble s'inscrire en prolongement de l'autre : relatives similarités de contexte, récurrence de certains thèmes, continuité de certaines références théoriques, ressemblances dans les méthodes employées, et existence – moins en France que dans d'autres pays – d'acteurs communs, jouant un rôle de passeurs entre deux générations distantes pourtant d'environ un quart de siècle.

S'il a revêtu des habits neufs, c'est toujours le capitalisme avec sa propension naturelle à exploiter les pays et les individus les plus démunis qui fait figure d'épouvantail. La puissance étatique, notamment celle de l'Amérique, fait toujours office d'ennemi à abattre. L'enlisement de la guerre engagée par les États-Unis en Irak rappelle le scénario de la guerre du Vietnam. La lutte pour les droits des migrants et des minorités ethniques dans des sociétés toujours plus multiculturelles semble avoir pris directement le relais des luttes passées en faveur des droits civiques et du droit à la différence. Plus généralement, le discours de l'altermondialisme d'aujourd'hui reprend des pans entiers des récriminations formulées par le tiers-mondisme des années soixante-dix. Les penseurs de la *French theory* (Foucault, Deleuze, Guattari, Baudrillard, Derrida ou même Debord) constituent, aux côtés de

Chomsky ou de Negri, des références quasi-incontournables de la « nouvelle » pensée critique. D'autres figures intellectuelles, comme Hakim Bey, Donna Haraway ou Naomi Klein, ont certes émergé depuis, mais leurs écrits s'inscrivent davantage en approfondissement qu'en rupture avec la pensée critique d'hier. Si aucune métropole ne peut être érigée en Mecque de la nouvelle contre-culture, celle-ci possède néanmoins des terrains de lutte référents – le Chiapas des zapatistes – et des lieux temporaires de rassemblements comme Seattle, Prague, Gênes, Porto Alegre, Bamako ou Bombay. Il en est de même pour les squats, les *free parties* et les communautés virtuelles qui paraissent avoir pris la suite de ce que représentaient hier les communautés, les *sleep in* et les festivals pop...

Cette liste des analogies pourrait sans difficulté être prolongée. S'en étonner reviendrait à croire que nous vivons dans une société radicalement transformée et dépourvue de mémoire où, à quelque trente années d'écart, des proximités de contexte et de faits ne seraient plus susceptibles de générer des effets comparables. Mais, sur la seule base de ce fonds commun, ne lire, dans ce qui est à l'œuvre actuellement, qu'une réplique de ce qui se produisit autrefois revient à s'interdire toute compréhension de ce que ce phénomène a d'original et de potentiellement constitutif pour une génération en devenir.

Nier toute pertinence et toute créativité à la contestation et à la contre-culture actuelle représente cependant une posture courante parmi les représentants médiatiques de la génération 68. C'est sans doute là une des raisons de l'antagonisme croissant qui régit les relations entre une partie de la jeunesse d'aujourd'hui et leurs illustres prédécesseurs.

Incompréhensions générationnelles

Au-delà des filiations, il subsiste cependant entre ces deux vagues contre-culturelles bien plus que de simples nuances. Sur un plan politique et idéologique, le mythe révolutionnaire d'une prise de pouvoir par le peuple – le fameux *Power to The People* – n'est plus la pierre angulaire du mouvement. À l'instar d'un sous-commandant Marcos renonçant à renverser un pouvoir à portée d'armes lors de la grande marche zapatiste sur Mexico en 2000, la nouvelle contestation vise,

selon la formule de John Holloway, à « *changer le monde sans prendre le pouvoir* ». Aux formes militantes classiques encadrées par des organisations hiérarchisées, ont à présent succédé des modes d'activisme, spectaculaire et intermittent, où les individus tentent d'agir collectivement sans entraver leur libre-arbitre et leur droit de retrait.

Le contexte général a également connu des changements significatifs : le pouvoir des États-nations s'est affaibli, avec pour conséquence une perte d'influence du politique au profit d'un pouvoir économique et financier toujours plus opaque et insaisissable. Le domaine culturel relevant désormais moins des institutions publiques que du secteur marchand, la capacité de récupération par ce dernier des attitudes atypiques s'est encore renforcée. Face à un nouvel esprit du capitalisme en mesure d'assimiler rapidement les exigences identitaires d'un social en voie d'atomisation, les formes contre-culturelles d'opposition au système sont contraintes à une innovation et une créativité permanentes. C'est cette « instabilité » propre à la contre-culture actuelle qui la rend effervescente, inattendue et souvent discontinue.

La production immatérielle a pris le dessus sur la production industrielle. Les professions intellectuelles, hautement qualifiées et propriétaires de leur outil de travail, connaissent une précarisation et une régression statutaire sans précédent. Dans une société dite de l'information où ne cessent de proliférer de nouveaux moyens de communication, les médias sont devenus un point de focalisation de la critique. Déconcentrés et horizontaux dans leurs modes de production et de diffusion, les réseaux numériques ont facilité l'explosion d'outils de contre-information et d'expression des cultures émergentes. La contre-culture, fondamentalement technophobe des années soixante et soixante-dix, a désormais laissé place à une contre-culture singulièrement plus ouverte à l'innovation technique. En France, la génération contestataire de la décennie 1968-1978, issue pour l'essentiel des filières littéraires, artistiques, sociologiques ou politiques, a toujours appréhendé avec réticence les questions scientifiques et technologiques. Après le décès de sa contre-culture et la mise à bas par l'histoire de la plupart de ses idéaux fondateurs, la génération 68 s'est souvent réfugiée dans des professions où l'affirmation égocentrique de ses talents s'est substituée au devoir d'engagement social et politique qui l'animait autrefois.

C'est au prisme de leur expérience passée et surtout de leur parcours individuel que certaines figures de la contestation d'hier en viennent à juger « régressives » et à qualifier de « prurit gauchiste » les formes nouvelles de protestation.

En cette année de commémoration, il y a fort à parier qu'on assistera, de la part des soixante-huitards, à une défense fort poussive et très sélective d'un « héritage » à l'origine pourtant de leur emprise générationnelle dans la société, en même temps qu'on verra probablement toute une partie de la jeunesse n'ayant pas vécu cette époque mythique revendiquer sa filiation ainsi qu'un certain droit de suite.

Bibliographie indicative :

Free (a.k.a. Abbie Hoffman), *Revolution for the Hell of It*, New York : The Dial Press, 1968.

Gitlin (T.), *The Sixties. Years of Hope, Days of Rage*, New York : Bantam, 1987.

Goffman (K.), Joy (D.), *Counterculture Through the Ages. From Abraham to Acid House*, New York : Villard Books, 2004.

Heath (J.), Potter (A.), *Révolte consommée. Le mythe de la contre-culture*, Paris : Naïve, 2005.

Holloway (J.), *Change the World Without Taking Power : The Meaning of Revolution Today*, London : Pluto Press, 2002.

Jencks (C.), *Subculture. The Fragmentation of the Social*, London : Sage, 2005.

Lancelot (M.), *Le jeune lion dort avec ses dents. Génies et faussaires de la contre-culture*, Paris : Albin Michel, 1974.

Leary (T.), *Flashbacks: A Personal and Cultural History of an Era*, San Francisco : Jeremy Tarcher, 1983.

Maffesoli (M.), *Le temps des tribus*, Paris : Méridiens-Klincksieck, 1988, rééd. : Livre de Poche, 1991 et La Table ronde, 2000.

Rozzak (T.), *Vers une contre-culture*, Paris : Stock, 1970.

Rushkoff (B.), *Media Virus!*, New York : Ballantine Books, 1994.

Schumacher (E.), Small is beautiful. *Une société à la mesure de l'homme*, Paris : Seuil, 1978.

Verzuh (R.), *Underground Times. Canada's Flower-Child Revolutionaries*, Toronto : Deneau, 1989.

Notes

1. Lancelot (M.), *Le jeune lion dort avec ses dents*, Albin Michel, 1974, p. 22-23.